

de son couteau pour les tremper dans la sauce, et les y replonger quand il en avait aspiré le contenu.

C'était un terrible amateur de sauce que ce courrier : lorsqu'il vit que la partie solide de la fricassée était consommée, il demanda à chacun s'il n'en voulait pas davantage et, sur notre réponse négative, saisissant la jatte à deux mains, il l'appliqua à ses lèvres et avala son contenu d'un trait et sans sourciller. Or, cette sauce était tellement poivrée et pimentée, qu'à chaque goutte la sueur me venait au front.

Pour entremets, on nous apporta un plat d'olives noires, à l'huile; puis succéda une grande tasse dans laquelle était une soupe brune, plus épicée encore que le ragoût. L'on m'engagea à tremper mon pain, ce que je fis; et, chacun à la ronde, continua le même mouvement, jusqu'à ce que la tasse fut vide. Quant à moi, je n'y retournai pas deux fois.

J'avais satisfait mon appétit : il n'en était pas de même de ma soif. Il y avait bien sur la table un pot ressemblant assez à un arrosoir, mais il n'y avait pas de verre. Je vis le courrier prendre le pot et, tenant le goulot à distance, s'en verser dans la bouche. Peu accoutumé à cette façon de boire, je craignais de verser à côté. La vieille, qui savait son monde, vit encore ici mon embarras, et m'apporta un verre que je la priai de remplir d'eau : j'y ajoutai un peu de vin, et je pus enfin me désaltérer. Parès me fit observer que l'eau de la maison était la seule de la ville qui fut fraîche et non saumâtre, et que, lorsqu'il en donnait à ses voisins, c'était pour eux un *gran regalo*.

Pour le dessert, la cousine ouvrit le tiroir de la table : elle en tira une queue de cette morue sèche que les Italiens appellent bacala et les habitants du Nord *stokfiche* : elle la jeta sur la table où elle retentit ainsi

qu'une pièce de bois. Comme je regardais ce qu'elle voulait faire de ce poisson cru, elle en déchira un morceau et se mit à le manger à belles dents. Le courrier en fit autant; quant à Parès, il était retourné à sa distribution de lettres. Sur mon refus de goûter de ce mets, dont l'odeur seule me révoltait, la vieille, devenue ma Providence, m'apporta une grappe de raisin qui, après ce ragoût si furieusement épicé, me fit un plaisir infini.

Le souper terminé, j'allai prendre l'air dans la rue. Il y régnait une obscurité profonde (on réserve ici son huile pour la salade et la friture), mais ces ténèbres n'étaient pas solitaires: il en sortait des cris joyeux et un murmure de voix, sur lequel dominaient par instant un chant nasillard et quelques arpèges de guitare annonçant l'ignorance musicale de celui qui la maniait.

Je me retirais ennuyé de cette détestable cacophonie, quand je crus entendre au loin des accords justes, accompagnant des voix dont la vibration perçait tous ces bruits discordants. Ces sons se rapprochent; je distingue deux voix, l'une de contralto, l'autre de ténor, accompagnées d'une guitare et d'une mandoline. Je ne pouvais en croire mes oreilles: comment cette sauvage Santa-Pola produisait-elle des chants si beaux? C'étaient des airs espagnols avec tout leur entrain, toute leur couleur.

En me demandant quels pouvaient être ces rossignols égarés, je les suivais dans les ténèbres: j'étais près de les atteindre, quand ils se turent. Alors je me crus retombé dans le désert, et tel qu'auraient été les Mages si l'étoile qui les guidait se fut éteinte. Où les retrouver maintenant?

Je me désolais, quand tout-à-coup les deux voix retentissent plus éclatantes que jamais. Il me semble

distinguer un air français, et pourtant les paroles sont bien espagnoles. Dans ce chant, les deux voix avaient pris une puissance extraordinaire : on aurait juré qu'elles étaient triplées, quadruplées, elles couvraient tous les bruits de la ville.

De moment en moment, les sons se dessinent plus nettement ; oui, c'est bien un air français. Celui-là est partout reconnaissable, c'est *la Marseillaise*, traduite en espagnol. J'avais entendu cet air exécuté par les premiers sujets de l'Opéra ; je l'avais aussi entendu chanter par Mademoiselle Rachel : eh bien ! quelque admirablement qu'il le fût, ceci l'emportait encore. C'était surtout lorsque les deux voix répétaient le refrain « Marchons » que l'effet était saisissant : on aurait cru que cinquante trompettes sonnaient la charge et que les murailles de Jéricho allaient s'écrouler. Je croyais rêver et j'écoutais encore quand, depuis longtemps, tout était retombé dans le silence.

Curieux de savoir qui donnait ce concert, je m'empressai de rentrer chez mes hôtes.



CHAPITRE XXVI.

Nuit de Santa-Pola. — Le taureau. — Le déjeuner. — Les aveugles.

Je demande à Parès quels étaient ces chanteurs? Il me dit qu'ils étaient frères et qu'ils se nommaient Leonardo et Antonio Sevilla, l'un âgé de vingt-sept ans et l'autre de dix-sept. Ils sont aveugles de naissance. Ils ont deux frères aveugles comme eux et pourvus d'aussi belles voix. Nés à Santa-Pola, ils y demeurent; mais, chaque printemps, ils vont faire un voyage dans les principales villes d'Espagne, où ils sont bien connus, et ils en rapportent des sommes assez rondes pour les faire vivre à l'aise le reste de l'année.

Leur succès ne m'étonna pas, et je mets en fait que, s'ils venaient à Paris et qu'on leur laissât chanter leur *Marseillaise*, ils y feraient fortune.

Je n'ai pu vérifier si les paroles étaient exactement traduites. Quant à la musique, ils y ont changé quelques notes, et, ce qu'on croira difficilement, ces chan-

gements sont heureux et contribuent au grand effet que produisent les chanteurs.

De nouveaux hôtes étaient arrivés à la poste pendant mon absence. C'était une famille d'émigrants valençais composée du mari, de sa femme, d'un enfant et de la mère de celle-ci. Ils venaient s'embarquer pour Oran. L'homme était jeune, grand et fort; l'enfant pouvait avoir deux ans; la femme, d'une beauté remarquable et d'une taille imposante, était enceinte. Ces gens, qui ne semblaient pas riches, n'ayant pas été reçus à bord et ne partant que dans deux jours, ne savaient où loger. Parès ne voulait pas les prendre de peur de me gêner. Leur position était donc assez triste. Je levai la difficulté en disant qu'ils ne me gêneraient pas et je le décidai ainsi à les garder. On leur céda, pour s'y coucher, l'endroit même où nous avions soupé. Comme on manquait de matelas, je dis de descendre, pour les femmes, ceux du lit qu'on m'avait préparé. On les remplaça par de la paille.

On me conduisit à ma chambre: elle n'était pas brillante, et, quoiqu'assez grande, elle n'avait pas de fenêtres, mais elle avait deux portes: l'une donnait sur l'escalier et l'autre sur un vaste grenier communiquant avec une terrasse plus vaste encore. La place ne me manquait donc pas.

L'ameublement se composait d'un lit, où il ne restait plus qu'une paille, d'un pot et d'une chaise. Les draps étaient d'une propreté plus que douteuse, mais les maîtres de la maison avaient, en partant, démeublé les autres appartements et emporté leur linge. Parès ne pouvait donc me donner que ce qu'il avait, c'est-à-dire son propre lit, dans l'état où l'avait mis un service plus ou moins prolongé. S'il y avait eu un fauteuil, je m'y serais établi; malheureusement ce meuble est

rare à Santa-Pola. Le demander eut été faire affront à ce pauvre Parès qui avait déménagé pour moi. Je n'y songeai donc pas, mais je ne poussai pas l'abnégation jusqu'à me mettre au lit en déshabillé. Tout au contraire, je complétais ma toilette. J'y ajoutai des gants, je couvris le traversin de serviettes, je jetai à bas les couvertes et, m'enveloppant dans mon manteau, j'essayai de dormir. Vains efforts ! La chaleur et les puces rendaient ma couche insupportable.

Je me lève, j'ouvre les deux portes pour faire circuler l'air : alors l'odeur nauséabonde des gousses de caroubier, dont une partie du grenier était remplie, pénètre dans ma chambre. Je respirais, c'était beaucoup et je commençais à m'assoupir quand l'enfant de l'Espagnole se mit à crier. J'en aurais pris mon parti, tant j'avais besoin de sommeil, mais les mosquitos, par leur bourdonnement sinistre, m'annoncent leur arrivée. Je me souvenais de ceux du lazaret. Je saute à bas de ce lit de douleur et vais me réfugier sur la terrasse.

Tout le monde reposait dans la maison. Il n'en était pas de même dans la ville. Deux heures sonnaient et j'entendais encore les cris, les guitares, les chants, mais non ceux qui m'avaient tant charmé. Vers trois heures seulement, le silence parut régner partout. Quel étrange pays ! on n'y dort pas, et, quand le choléra le ravage, on chante, on rit, on danse.

Dès qu'il fait jour, je descends, mais il n'était pas facile de gagner la porte. La belle Espagnole, à demi-nue, est étendue sur un matelas qui barre l'escalier ; son enfant est à côté d'elle ; un peu plus loin, sa mère, puis son mari et enfin Parès couché sur une natte. Tous dormaient : il me fallait enjamber ce monde pour atteindre la cour. J'y parviens sans accident et je suis dans la rue.

Je vais chez le consul. Par la raison qu'on se couche tard ici, on ne se lève pas de bonne heure; je trouve la maison fermée: il est vrai qu'il n'était que quatre heures. Je gagne le bord de la mer. Examinant les navires qui sont en rade, je cherche de l'œil quel pouvait être le mien. Si ces bateaux étaient nombreux, ils n'étaient pas grands, et sauf deux ou trois bricks, de cent à cent cinquante tonneaux, et une ou deux balancelles assez fortes, tout le reste ressemblait à des pêcheurs d'anguilles. Ils ne pouvaient être destinés à traverser la Méditerranée. Je m'arrête donc à la plus grosse balancelle, ne doutant pas que ce ne fût celle de mon capitaine, puisqu'il m'avait assuré qu'il commandait la meilleure du port.

Comme je n'y apercevais aucun préparatif d'appareillage, je pensai que j'avais le temps de me baigner. Je m'installe dans un canot échoué. J'y laisse mes habits à la garde des mouettes accourues pour me voir; et me voici courant à l'eau sur un sable uni. Mais un banc de cette herbe que rapporte la vague et dont on se sert dans tout le Levant pour l'emballage des choses fragiles, se présente. Je veux passer outre, je m'y enfonce jusqu'au ventre et puis jusqu'au cou. Je parviens à surmonter cette barricade. La mer était parfaitement calme, le ciel sans nuage. Du lieu où j'étais, Santa-Pola avait l'apparence d'une véritable ville. Une forteresse que je voyais devant moi, sur la plage, se dessinait admirablement sous le soleil levant. Le fond du tableau était moins riant, il n'offrait que cette terre desséchée, de laquelle j'ai déjà parlé, et dont l'aspect est loin d'inspirer la joie, quand on se rappelle la belle verdure du Nord.

Je vais faire un tour de ville; j'y visite une église, la seule de l'endroit. Elle est petite et laide, sans

clocher, sans ornements d'aucune espèce. On m'a dit que les habitants en faisaient fort peu d'usage et qu'ils étaient aussi maures que chrétiens. Il n'y a qu'un seul prêtre et son vicaire pour toute la ville et sa banlieue ; encore ne sont-ils pas très-occupés. Je n'atteste point que ceci soit vrai : je le répète comme on me l'a conté.

A cette heure où les rues sont désertes, Santa-Pola, avec ses maisons grises sans toits, sans jardins, sans eau, sans verdure, ressemble en laid à Pompeïa : c'est le squelette d'une ville.

Je trouve enfin ouvert le logis du consul ; une demi-douzaine de carabiniers y boivent leur verre de vin du matin. On leur avait dit, sans doute, que j'étais Français, en y ajoutant, comme il est d'usage, une série de titres et qualités plus ou moins imaginaires ; ils se lèvent à mon entrée et se tiennent debout jusqu'à ce que je les invite à se rasseoir et continuer leur déjeuner. Bientôt arrive un vieux brave homme qui s'annonce comme consul sarde ; il est Gênois, n'a pas vu sa patrie depuis trente ans et voudrait bien la revoir. Nous causons en italien et, comme il n'en a pas tous les jours l'occasion, il y trouve un grand plaisir : sa satisfaction est au comble quand il m'entend lui parler gênois.

Cependant il n'était pas question du départ. Le factotum me dit que le capitaine attendait toujours son raisin et qu'il était allé au-devant pour en presser l'arrivée. Ce raisin commençait fort à m'ennuyer.

Le capitaine paraît : il n'a pas vu venir le raisin. Je lui fais observer que la mer est belle, le vent favorable, et qu'il ferait bien de ne pas retarder son départ : mais il en revient toujours à son refrain, *un poco d'uva*. Il finit par me promettre de partir à dix heures. Il en est six, je n'en ai donc plus que quatre à attendre.

Don Ramon me donne de nouveaux détails sur les frères Sevilla. Leur père se nomme Antonio Sevilla, et leur mère Josepha Fons. L'aîné est marié et a deux enfants; le second est, comme je l'ai dit, âgé de dix-sept ans; le troisième, de quinze ans; le quatrième, de treize: tous aveugles. Ils ont trois autres frères qui ne le sont pas, mais l'un est boiteux. Le père et la mère sont fort bien constitués. Les enfants du fils aîné le sont aussi.

Je m'apprêtais à sortir de chez le vice-consul: il m'engage à n'en rien faire, parce qu'en ce moment les rues n'étaient pas sûres. Je lui demande pourquoi? Il me dit que le taureau est lâché. Cette réponse ne m'en apprenait pas davantage. Alors il m'explique qu'on avait annoncé, pour le dimanche suivant, un combat de taureau, et que le propriétaire de l'animal, pour que les habitants pussent juger de sa force et de son agilité, l'avait lâché dans la ville.

Cette manière de réclame me parut si extraordinaire que je croyais que le consul plaisantait. Ne tenant compte de son avis, j'allais m'en aller, lorsque j'entends une grande rumeur à l'extrémité de la rue: je regarde, et je vois en effet un taureau d'une taille moyenne, mais d'une vigueur peu ordinaire, que poursuivait la foule en criant et en lui lançant des bâtons et des mottes de terre. De temps en temps, le taureau se retournait et, baissant la tête, se précipitait sur les assaillants, qui se réfugiaient dans les allées ou se suspendaient aux barreaux des fenêtres.

Deux cordes, longues de quinze à vingt mètres, étaient attachées aux cornes de l'animal; des hommes vigoureux les tenaient et l'arrêtaient lorsqu'il était près d'atteindre les assaillants, mais ils ne réussissaient pas toujours, et, quand il était lancé, c'était lui qui les

entraînait. Les femmes applaudissaient avec fureur à tous ses bonds, et leurs cris de *bravo, toro*, ne finissaient plus si quelque maladroit était atteint. J'en ai vu deux à qui ceci arriva, et que je croyais éventrés !

Je prenais, comme tous les autres, ma part du spectacle, lorsque la bête, changeant de direction, vint droit vers la maison du consul. Celui-ci me cria de rentrer, puis s'empressa de fermer les portes et de les barricader. Je lui en demandai la raison : il me dit qu'il n'était pas rare de voir le taureau, par caprice ou pour échapper à la foule, pénétrer dans les boutiques et les chambres ouvertes, et d'y tout briser.

Dès qu'il fut passé, on rouvrit la maison et je me mis à sa suite pour voir comment finirait la scène. Il ne faut pas croire que c'étaient seulement des enfants et des hommes du peuple qui, au risque de leur peau, taquinaient ainsi l'animal : non, il y avait des gens bien mis, entre autres des marins, et tous les capitaines qui, pour jouir d'une pareille aubaine, avaient quitté leurs navires. Ils n'étaient pas les moins ardents à la poursuite ; quelques-uns poussaient la hardiesse jusqu'à s'en approcher assez pour le frapper avec une baguette.

Le taureau arriva enfin à un endroit vers lequel on s'efforçait depuis longtemps de le conduire. Là, on avait suspendu à une corde traversant la rue, une figure d'homme dont les pieds descendaient assez bas pour toucher l'animal quand il passerait dessous : mais il n'attendit pas d'être ainsi provoqué. Dès qu'il vit le mannequin, il courut à lui et, d'un bond prodigieux, il l'atteignit en plein ventre. Le mannequin fit un tour sur lui-même et vint retomber à cheval sur le dos du taureau qui, s'éloignant de quelques pas, recommença son attaque avec le même résultat. Alors sa fureur n'eût plus de bornes : il sautait comme une chèvre,

bousculait son ennemi suspendu et le voyait toujours revenir sur lui.

Il comprit, sans doute, que ce n'était qu'un piège, car il l'abandonna pour se précipiter vers la grande place où, à l'instant même, toutes les maisons furent fermées.

Parès, qui était là, vint m'avertir de me tenir à l'écart, car, si l'on me remarquait, on ne manquerait pas, en ma qualité d'étranger, de diriger la bête de mon côté, pour m'en faire poursuivre et me voir courir. J'hésitais à le croire et je pensais qu'il voulait éprouver mon courage, mais ce qu'il disait était vrai. Quand le taureau fût à une trentaine de pas et lorsque je m'y attendais le moins, car il me présentait sa croupe, ses conducteurs, au moyen de la corde, le firent tourner et le mirent en face de moi. Tous mes voisins s'écartèrent, sauf Parès qui, du geste et de la voix, menaçant les mauvais plaisants, leur enjoignit d'arrêter l'animal. Ils l'arrêtèrent en effet, mais lorsqu'il n'était qu'à six pas. Le tour était bien joué et l'on applaudit, non pas moi, mais ceux qui, après l'avoir lancé, l'avaient arrêté juste à temps. Si je m'étais enfui, j'aurais été sifflé; et je l'aurais été aussi, si j'avais été tué: le taureau seul aurait été couronné. Voilà ce qui s'appelle une plaisanterie à l'espagnole.

N'ayant pu réussir à nous mettre aux prises, ce fût un vertrat, qui dormait paisiblement dans un coin de la place, qu'on alla réveiller à cette intention, en l'obligeant, à grands coups de pieds, malgré ses réclames énergiques, à marcher au-devant de l'ennemi. Celui-ci, dédaignant un tel adversaire, refusait obstinément de l'attaquer. Le cochon, qu'on frappait toujours pour le faire avancer, finit par se mettre en colère, et, se retournant contre ses persécuteurs, il en renversa

deux, leur passa sur le corps et s'en fut au plus vite se réfugier dans la maison de son maître. Ici la chose manqua de tourner au tragique. Celui-ci, devenu aussi furieux que son verrat, après avoir fait d'inutiles efforts pour écarter la bande qui prétendait ramener le porc au combat, la menaça de son fusil.

On ne saurait croire à quel degré d'exaltation, disons même de folie, ces jeux sauvages portent les Espagnols de tout âge et de toute condition. A chaque saut du bœuf ou coup de cornes jeté au vent, la foule trépidait d'aise, en poussant des cris assourdissants.

Quant à moi, j'en avais assez; je quitte la place, et Parès me suit. Nous nous trouvons devant l'église que j'avais vue le matin. La cloche n'est qu'une grosse sonnette suspendue dans une espèce de cheminée, faisant les fonctions de clocher. Cette église, qu'on ne distingue des autres maisons que parce qu'elle a un toit, ressemble à une grange. Elle est, comme je l'ai dit, desservie par deux prêtres. Tous les moyens d'instruction de Santa-Pola se bornent à deux écoles primaires, l'une de filles et l'autre de garçons.

Nous allons visiter le fort. Quoiqu'en assez bon état, il est abandonné comme point militaire et occupé par des locataires. On pourrait en faire une belle caserne ou un vaste entrepôt de marchandises, si Santa-Pola, dont la rade est bonne et qui est un point de relâche très-fréquenté, prenait plus d'importance commerciale.

Ceci arriverait certainement, si on la dotait d'un port. C'est de Santa-Pola que partent la plupart des navires destinés pour l'Afrique: ceux qui chargent à Alicante touchent ordinairement à Santa-Pola, peut-être parce que les capitaines et les équipages y ont leurs familles.

On embarque à Santa-Pola beaucoup de vin et de

raisin qu'on y amène des villages intérieurs. Je ne me suis pas aperçu qu'il y ait aucune espèce d'industrie, pas même celle de la pêche. Je n'y ai pas vu d'autre poisson que la morue sèche ; je n'ai remarqué au marché rien qui ressemblât à un coquillage, et, sur la rade, il n'y avait pas l'apparence d'un bateau pêcheur. Cependant la plupart des hommes y sont marins.

Quant aux femmes, on pouvait croire qu'elles n'y faisaient autre chose que rire, chanter, danser et commérer. Quoique les maisons soient assez laides, à l'intérieur comme à l'extérieur, la manière d'être des habitants annonce une certaine aisance, et l'on ne rencontre pas un mendiant.

On voit ici, comme dans presque tous les ports de mer, beaucoup d'enfants : ils sont bien constitués. Je ne sais si cela tient à leur éducation ou à leur nature, mais tous les enfants espagnols, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont peu timides et rarement pleureurs. Ils entrent et s'installent partout hardiment. Ils m'ont semblé aussi moins destructeurs et moins gourmands que les nôtres. Quand on leur offre quelque friandise, ils l'acceptent et la mange sans témoigner de voracité ; mais, comme leurs parents, ils sont portés à la cruauté envers les animaux.

J'ai dit que les femmes de Santa-Pola ne m'avaient pas paru jolies. J'en excepterai pourtant celle qui tenait le comptoir du vice-consul, et qui, je crois, était sa nièce ; moins brune que les autres, elle était bien mise : on l'aurait prise plutôt pour une Française, que pour une indigène.

Quand je rentrai chez Parès, je trouvai l'Espagnole chantant, en s'accompagnant de la guitare. On voyait bien qu'elle n'avait aucune notion de musique, elle se bornait à taper sur les cordes. Sa voix était faible et

pas très-juste, mais elle-même était si belle qu'en la regardant, on oubliait son chant. Je n'ai jamais rencontré de femme ayant plus de naturel et de laisser-aller. Sans corset, comme la plupart de celles de ce pays, elle n'était vêtue que d'une chemise et d'une robe, si peu serrée qu'à chacun de ses mouvements elle montrait un échantillon de sa personne, ce dont ni sa mère, ni son mari, ni elle-même ne paraissaient s'apercevoir. Ce mari, fort beau aussi, fort bien fait, était un homme du peuple; néanmoins, il avait une certaine dignité dans les manières et autant de réserve que sa femme avait d'abandon. Il conversait avec bon sens et je comprenais son espagnol presque aussi bien que l'italien. Il allait tenter fortune à Oran; il espérait s'y faire naturaliser Français.

Tandis que nous causions, je suivais de l'œil la cousine qui, aidée de sa suivante, préparait le déjeuner, toujours sur son réchaud, car la cheminée n'était là que pour parade. Elle commença, comme la première fois, par verser de l'huile dans le plat, puis vinrent les épices; elle y jeta ensuite du mouton et de gros piments verts, des tomates et des morceaux de quelque chose de blanc que je pris pour du lard: une portion de riz devait compléter le ragoût. Mais, lorsqu'elle eût goûté la sauce, elle en revint encore aux épices et condiments divers, pris dans une douzaine de boîtes et de pots: c'était véritablement le thé de Madame Gibou.

De temps en temps, la vieille agitait un petit paillasson pour animer le feu et soulevait ainsi une bonne portion de cendres et de poussière qui allait naturellement s'ajouter à la fricassée.

Sur un autre réchaud, elle cuisinait sa pitance, qui se composait des rebuts de tomates, de piments et d'un reste de viande où je reconnus les os que j'avais rongés

la veille. Les Espagnols ont du cœur, même en cuisine : ils ne connaissent pas plus le dégoût que la peur.

J'ai dit que la salle où nous étions était un carré long à double ouverture, et qui ressemblait plutôt à un passage public qu'à un appartement. On reconnaissait trois pièces différentes, dont les cloisons avaient été enlevées. Voici quel était l'ameublement : la table en bureau où Parès travaillait et déposait les lettres ; en face, une cheminée large de cinq mètres et haute de quatre ; sur cette cheminée s'empilait une suite de jattes et de pots en terre rouge. Non loin de la cheminée était suspendue une clef de bois, longue de deux pieds, grosse à proportion, et faite absolument comme nos passe-partout. Le parquet était de la terre battue, dont l'inégalité différait peu de celle de la rue. Contre les murs étaient rangées de nombreuses chaises de paille, grossières mais propres. Au coin d'une des portes et dans l'appartement même, était ce fameux puits dont Parès était si fier. Enfin, quatre chats qui, assis sur leur derrière, regardaient comme moi les préparatifs du déjeuner, complétaient l'ameublement.

Dix heures étaient sonnées depuis longtemps, et mon capitaine ne se montrait pas : je vis que l'uva allait encore me jouer quelque tour. En effet, je vois entrer le beau-frère qui vient me dire que l'uva était arrivé, mais qu'on en attendait encore *un poco*, et que l'on ne partirait qu'à deux heures. On allait servir le déjeuner : la faim était venue, je me résignai sans regret à ce nouveau retard.

Le nombre des convives s'était augmenté, ce qui avait nécessité l'addition de deux poulets, déchiquetés comme de coutume, qu'on ajouta au ragoût. Voici quelle était la société : Parès, deux capitaines de navire que j'avais vus parmi les plus ardents à l'attaque du taureau, un

grand jeune homme coiffé coquettement d'un fort beau chapeau à l'espagnol, et moi. Ces trois personnages, fort proprement mis et à figures énergiques, pouvaient avoir de vingt-cinq à trente ans. L'un d'eux ressemblait à s'y méprendre à feu le chevalier de Vicq, frère puîné de mon beau-frère, et qui avait longtemps servi dans l'armée espagnole; même figure, même organe, même taille, mêmes gestes: c'était le même homme avec trente ans de moins.

On avait mis devant moi une assiette où l'on allait verser une partie du ragoût, afin que je pusse me servir seul, mais je m'y refusai et je trempai vaillamment ma cuillère dans le plat, en déclarant que je désirais faire comme les autres, c'est-à-dire manger à la gamelle. Je réclamai seulement un verre et un pot d'eau, car il n'y avait sur la table que la cruche au vin.

La cousine ne s'était pas mise à table: elle allait et venait, veillant au service. Derrière moi était assise l'Espagnole avec son enfant; sa mère et son mari étaient un peu plus loin. Ces gens qui n'avaient pas assez d'argent pour songer à un aussi somptueux repas, faisaient là une triste mine; l'enfant surtout dévorait des yeux chaque morceau que nous portions à la bouche. Je coupai une tartine, je la trempai dans la sauce et je la lui présentai: il se mit à la manger de très-grand appétit.

Ce que j'avais fait pour l'enfant, Parès le faisait pour moi: quand sa cuillère avait pêché un morceau de blanc de poulet, il me l'offrait gracieusement. Un des capitaines ne voulut pas être en reste de politesse; il tira une des ailes presque entière et, comme elle ne pouvait pas tenir dans sa cuillère, il la prit à la main et la mit dans la mienne. Il fallut du courage pour ne pas la laisser tomber, car elle me brûlait cruellement.

L'enfant avait avalé sa croûte et ses yeux quétaient encore ; un des capitaines lui donna un morceau de viande. L'autre en fit autant au père, qui refusa. Le capitaine insista et, se serrant contre moi, il le fit approcher de la table, et Parès lui mit sa cuillère à la main.

Pendant ce temps, la jeune femme jetait sur le plat des regards aussi avides que son enfant. Je pris une pièce de pain, je mis dessus deux à trois morceaux de poulet et je les lui présentai. Elle accepta sans cérémonie et partagea avec sa mère.

La cousine vint enfin se mettre à table, et sa cuillère qu'elle avait apportée fit son office. Quand la jeune femme eût mangé, je lui offris une nouvelle portion de viande : elle prit ma cuillère, la mangea dedans et me la rendit. A la cuillerée suivante, comme elle tenait son enfant et que son bras droit était embarrassé, elle se contenta d'ouvrir la bouche et je versai le contenu dedans, à la grande joie de la cousine. Sa gaîté ne déconcerta pas la belle Valençaise, bien au contraire : pour m'éviter la peine de me retourner et d'aller chercher sa bouche, elle appuya son menton sur mon épaule et resta ainsi, recevant la becquée, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien dans le plat. Ce qui m'étonna, c'est que la cousine seule avait ri ; quant aux autres convives, la mère, le mari et la jeune femme, ils conservèrent le plus parfait sérieux, et semblaient regarder cette manière de manger comme la plus simple du monde. Chaque pays a ses mœurs et ses idées.



CHAPITRE XXVII.

Suite de Santa-Pola. — Le tambour de basque. — Le bal.

Quand notre Valençaise eut satisfait sa faim, elle reprit la guitare et chanta une romance de son pays, d'un rythme langoureux, qui ennuya bientôt les capitaines. L'un d'eux, lui ôtant l'instrument, entonna, d'une voix qui n'était ni plus juste ni plus harmonieuse que celle qu'il avait fait taire, une chanson sans doute beaucoup plus gaie, car la cousine d'abord, puis la jeune femme et sa mère, enfin tout l'auditoire, excepté moi qui n'y comprenais rien, se mirent à rire aux éclats, et ils continuèrent tant que dura le morceau, qui avait au moins vingt couplets.

L'invité voulut payer son écho, et il envoya chercher un grand plat de dragées avec une pinte de rhum, qu'on versa dans un verre à bière, qui me fut présenté: j'y mis les lèvres. Le verre alla ainsi de main en main; il passa ensuite aux femmes. Le plat de

dragées circula à son tour. Les cavaliers, encore ici, se servirent les premiers ; mais, avant de manger, ils présentaient aux dames une partie de ce qu'ils tenaient à la main. La mère chanta un boléro ; celui qui régalaient en chanta un autre.

Bientôt les hommes se levèrent de table et commencèrent à courir dans la cour, se poussant, se bousculant comme des enfants. Le capitaine à la haute taille, celui-là même qui ressemblait tant au chevalier de Vicq, était le plus animé.

Le jeune homme au beau chapeau avait quitté le jeu, quand je le vis reparaitre affublé de ma redingote qu'il avait trouvée dans ma chambre, et faisant mille singeries. Là-dessus le grand capitaine, armé d'une énorme branche de palmier et monté sur la terrasse, essayait de l'atteindre en frappant à tour de bras : n'y réussissant pas, il saisit un seau d'eau et voulut l'inonder, mais l'autre, leste comme un chat, l'évitait toujours. Ce combat me souriait peu, je craignais à la fois l'eau et les coups de gaule, non pour lui, mais pour mon vêtement.

Ce jeu dura jusqu'au moment où parut un individu de taille moyenne et dont la figure avait quelque chose de bizarre et d'inspiré. Un hurra de joie accueillit son entrée ; on lui demanda s'il avait son instrument. Sur sa réponse négative, on le pria de l'aller chercher. J'étais curieux de savoir quel était cet instrument : Parès me l'indiqua par un mouvement de la main, en ajoutant que c'était *buono*, mais je ne comprenais pas. Enfin l'objet parut : c'était un tambour de basque.

Je m'attendais à entendre quelque grand instrumentiste, et je fus fort désappointé à la vue de ce pitoyable outil : mais que ne peut-on avec la volonté de la persévérance et du goût ? Cet artiste, car c'en était un, avait fait du tambour de basque une étude approfondie

et il en tirait un parti dont je n'avais pas même l'idée. Il est à croire qu'il y prenait lui-même un plaisir extrême, car, dans certains instants, il levait les yeux au ciel et, toujours jouant, il semblait en extase et comme s'il eût vu Dieu. Puis, tout d'un coup, sans cesser de jouer et avec une rapidité incroyable, il se levait et exécutait les passes et les poses les plus excentriques.

Les portes étant ouvertes, les passants, attirés par les sons et probablement par la réputation de l'exécutant, s'arrêtaient, puis entraient. Les enfants surtout, très-friands de ce spectacle à la fois pantomime et musique, arrivaient en foule; on n'en renvoyait aucun; ils connaissaient leurs droits, car ils s'installaient là comme chez eux et grimpaient sur nos genoux, s'ils se trouvaient mal à terre. Près de moi était une petite fille qui, pour avoir moins chaud ou pour garantir sa figure des mouches, avait relevé sur sa tête son fourreau de toile, son unique vêtement. Deux ou trois autres et autant de petits garçons n'étaient pas dans un deshabilité moins complet, mais personne ici n'y fait attention: c'est le privilège des enfants.

Tandis que j'admirais mon tambourineur, je sens quelque chose qui me monte le long du dos; j'y porte la main: c'était un jeune chat. Dans ma surprise, ne sachant pas quel animal ce pouvait être, je le saisis et, comme il m'enfonçait ses griffes dans la main, je le secouai, et il alla tomber près d'un des capitaines. Le jeu lui plut, il le jeta à la tête d'un autre; et la malheureuse bête servit ainsi de pelotte à toute la société. Ce jeu cruel, dont j'étais la cause involontaire, ne cessa que lorsqu'un des joueurs, le croyant mort, l'eût lancé par la fenêtre.

En ce moment j'entendis dehors des sons de man-

doline: le nom de Sevilla courut de bouche en bouche. Je proposai à la compagnie de la régaler d'un concert, ce qui fut accepté avec acclamation. Je fis apporter quelques rafraîchissements, sans oublier les dragées qui sont ici la friandise à la mode. Composées de sucre, de pistaches et d'amandes, elles méritent leur vogue. Est-ce une industrie du pays? Je ne le pense pas: elles viennent probablement d'Alicante.

Les frères Sevilla commencèrent par un duo de guitare et de mandoline fort bien exécuté, mais ces instruments sautillants m'agrément peu quand ils n'accompagnent pas la voix.

Ils chantèrent ensuite des sequedilles et des barcaroles, puis enfin, à ma demande, ils entonnèrent *la Marseillaise* avec plus d'entrain encore que la veille.

Dans un entr'acte, je causai avec l'aîné, fort bel homme, dont on n'apercevait la cécité qu'en le regardant de très-près. Le cadet, laid, chétif, n'avait pour ainsi dire que la place des yeux; il avait, dans toute sa personne, quelque chose de triste qui formait un étrange contraste avec l'air de jubilation de son frère.

Je leur dis que je ne doutais pas qu'à Paris ils ne gagnassent beaucoup d'argent, et je leur offris de parler d'eux à quelque directeur de spectacle ou de concerts, qui se chargerait de les faire venir à ses frais en leur assurant une somme fixe, s'ils ne voulaient rien donner au hasard.

A ceci, l'aîné me dit que, n'ayant jamais quitté son pays, il craignait de s'en éloigner.

Le chant terminé, il prit part à la conversation, riant de tout son cœur quand on disait une plaisanterie de son goût. L'autre restait impassible. Les capitaines et Parès lui-même avaient l'air de traiter avec eux d'égal à égal, et quand, après les avoir payés, je les

invitai à prendre part à la collation, ils acceptèrent comme gens habitués à s'asseoir partout.

Au milieu de ces distractions, le temps passait vite, et je ne me souvins que je devais m'embarquer à deux heures que lorsqu'il en était deux et demie; je cours chez le vice-consul, il avait l'air déconcerté: le capitaine ne voulait plus partir, du moins ce jour-là. Ce retard me contrariait fort; le vent pouvait changer et mon séjour à Santa-Pola se prolonger indéfiniment.

Je me mis à la recherche du capitaine; je le rencontrai. Je lui fis des reproches sur son manque de parole, et il me répondit par son éternel refrain: *l'uva*. Enfin, j'obtins de lui que nous partirions à cinq heures.

Comme le tapage de la maison de mon hôte commençait à me fatiguer, j'allai faire un tour dans la campagne. J'arrive dans un lieu hérissé de pierres, sans trace de culture. J'examinais quelle pouvait être la nature de ces roches et je me croyais dans une solitude complète, quand je vois un homme caché derrière un monticule se lever et s'approcher de moi, le fusil à la main, en prétendant que je suis dans son champ. Je lui montre les pierres et je lui dis que, supposition faite que ce champ soit à lui, je ne puis y faire tort. Je ne sais s'il comprend mes paroles, mais elles paraissent l'exaspérer: il agite son fusil d'un air menaçant, et je croyais à tout instant qu'il allait tirer sur moi. En avait-il le dessein? Je ne sais; mais il avait certainement celui de me chercher une mauvaise querelle, probablement pour m'escroquer de l'argent.

Afin de n'y pas donner prétexte, je m'éloigne en me dirigeant vers le sentier par où je suis venu, mais sans cesser de suivre de l'œil les mouvements de son arme. En même temps, je tenais la main sous mon habit, comme si j'étais moi-même armé. C'est ainsi que j'at-

teignis le chemin. Deux personnes qui s'approchaient le déterminèrent à battre en retraite.

Des nuages se montrant à l'horizon me faisaient craindre un changement de temps. Si le vent tournait, pourrions-nous partir?

La chaleur était très-forte; on m'avait recommandé de ne pas trop m'exposer à ce soleil brûlant. Je me dirigeai donc vers la ville et j'y rentrai en traversant quelques champs assez bien cultivés.

La compagnie s'était encore accrue chez Parès. On avait quitté la cour où le soleil était parvenu; on se tenait dans la maison. Les deux aveugles ont repris leurs guitares, mais ils ne chantent pas; ils jouent des valse, des polkas. Le tambour de basque les suit dans tous leurs mouvements avec une mesure et un sentiment musical très extraordinaires. Par moment, il se lève, fait quelques passes avec son instrument, puis en touche la tête du spectateur auquel il veut donner une marque de sympathie. J'ai mon tour; il frappe avec la peau du tambour de manière à en faire sortir un son, mais non à vous donner une secousse. A la porte, sont de nouveaux groupes d'enfants, tous nus, et de jeunes filles avec la cruche en équilibre sur la tête. C'est un tableau auquel il ne manque plus que le peintre.

On avait assez de musique: un des marins proposa de danser, mais aucune danseuse ne veut commencer; enfin la cousine se décide, elle s'arme de castagnettes, on joue le fandago. J'avais cru que c'était une danse vive: non, elle ressemble à notre ancien menuet, et les bras y remplissent un aussi grand rôle que les jambes. La parente de Parès n'était pas belle, mais elle le devint aussitôt qu'elle fut en danse. Quant au capitaine, j'ai dit que c'était un bel homme: il le fut dix fois plus encore quand il se développa. La tête

haute, le regard fier, les bras élevés et légèrement arrondis, c'était un plaisir de le voir avancer, reculer, puis tourner autour de sa danseuse sans jamais la toucher ni quitter la terre des pieds ; son sourire, surtout, avait quelque chose de charmant ; enfin, il y avait dans toute sa personne une grâce, une dignité, qui auraient fait honneur à un prince. Comme danse grave, c'était on ne peut mieux.

La danse de la cousine était moins parfaite, mais pourtant elle ne déparait pas celle de son cavalier. Cette femme, aux manières tranchantes, à la face rieuse, aux gestes hardis, maintenant le regard baissé, la bouche à demi-entr'ouverte, conservait, jusque dans ses passes, une sorte d'immobilité pudique : on l'aurait prise pour une vierge. Jamais je n'ai vu transformation pareille.

Jusqu'ici j'avais admiré et applaudi, bientôt je fus prêt à siffler, tant la scène qui suivit me fit une impression pénible.

Quand la cousine fut lasse, il lui vint en tête de faire danser sa camériste. J'ai dit que la bonne femme devait être plus que septuagénaire. Elle s'en défend ; mais, à l'instigation de la première, dix danseurs se présentent. Elle refuse de plus belle. L'un veut l'entraîner de force, elle résiste. Nerveuse encore, elle l'aurait emporté, si sa maîtresse ne lui eût ordonné de danser à l'instant même. La malheureuse, la tête basse et toute honteuse de ce manque d'égards pour ses cheveux blancs, se laisse conduire au milieu de la salle, aux applaudissements moqueurs des spectateurs. On lui présente des castagnettes qu'elle accepte en victime résignée ; la musique recommence et la voilà partie. On peut juger des rires et des cris de cette troupe sans pitié.

J'avais entendu citer par mon frère, dans ses *Souvenirs du pays basque*, l'effet électrique que tout air national